

des Yakṣiṇīs qui décoorent les piliers de Barhut ou les jambages de Sānchi (fig. 469 et suiv.) : comment ne les reconnâtrions-nous pas au Gandhāra, alors qu'ils jouent le même rôle de fausses cariatides ou d'atlantes et ornent également des soubassements de *stūpa* (fig. 313-314, 324-325, 335-338 ; cf. fig. 84-88, 104-106). Les *putti* ou *amorini* qui s'ébattent au pied de certaines statues (cf. fig. 364 à 386) nous révéleront bientôt leur qualité d'« enfants de Yakṣas » : comment ne pas leur donner le même nom quand ils lutinent tout pareillement des lions (fig. 91), s'alignent sur des frises (fig. 103), portent sur l'épaule de pseudo-guirlandes<sup>(1)</sup> (fig. 116-118) et s'y montrent, entre deux ondulations, avec les ailes au dos ? Pourquoi les bouddhistes n'auraient-ils pas dénommé « Yakṣas » ces Eros, alors que les chrétiens les ont baptisés « Anges »<sup>(2)</sup> ? Sur les deux dernières des sept scènes bachiques que nous avons reproduites, ce sont d'incontestables Nāgas qui font la fête (fig. 132-133), alors que, par nature, on les aurait crus buveurs d'eau : il y a toutes les chances du monde pour que, sur les figures 128-131, ce



FIG. 313. — YAKṢA FLANQUANT UNE BASE DE STŪPA.  
Museum für Völkerkunde, Berlin. Hauteur : 0 m. 27.

<sup>(1)</sup> Nous aurons à revenir plus bas (p. 185), à propos des bijoux des gens de haute caste, sur la véritable nature de ces longs boyaux décoratifs en qui nous reconnâtrons, fort à propos, des bourses.

<sup>(2)</sup> Ainsi s'expliquerait le caractère à la fois gréco-bouddhique et gréco-chrétien, en même temps gandhârien et syriaque, des anges de Mirân (Sir A. STEIN, *Ruins of desert Cathay*, t. I, pl. IV, p. 458).